

— Pourquoi ?

— J’ai ouvert l’office à neuf heures du matin comme d’habitude et déjà il y avait foule devant la porte, j’ai eu des Anglais bien sympathiques, deux jeunes Américaines qui voulaient absolument me laisser un pourboire – tu te sens importante quand tu fais ce genre de travail, tu renseignes, tu guides, tu impressionnes les autres par ton savoir et ta connaissance de la ville et de la région –, et après ce défilé et cette récréation fort agréable, j’ai eu droit à mon énergumène, la Parisienne dans toute sa splendeur qui pensait certainement avoir tous les droits, une jeune femme d’une trentaine d’années bien galbée et bien bronzée avec son mec qui la suivait comme un toutou. Elle a commencé par me dire qu’elle voulait prendre la navette pour aller visiter le château d’If, mais que c’était trop cher et qu’il fallait attendre le prochain départ qui était programmé à midi et qu’elle ne voulait pas attendre, parce que la navette était encore à quai et qu’elle ne comprenait pas pourquoi deux personnes de plus pouvaient être un inconvénient.

J’ai fait comme je faisais avec tout le monde, je suis restée aimable et courtoise dans ce genre de situation, je lui ai donné des coupons de réduction pour le musée et plusieurs sites à visiter à Marseille et ses environs et je lui ai suggéré gentiment d’aller voir le responsable de la navette pour le château d’If, pour ma part je ne pouvais rien faire.

Elle m’a regardée de haut en bas avec un certain mépris, même ma collègue a été choquée par son attitude hautaine et méprisante.

Je suis restée calme et indifférente et j’ai invité la personne derrière elle à s’approcher sans prêter plus d’attention à cette folle furieuse qui commençait sérieusement à m’exaspérer.

En partant et avant de fermer la porte derrière elle, elle s’est retournée une dernière fois en me regardant avec beaucoup d’insistance et de haine et en me traitant de « sale Arabe » et de certains

noms d'oiseaux, mon sang n'a fait qu'un tour, cela faisait vingt ans que j'étais à Marseille, je suis née à Marseille, je suis aussi française qu'elle et cela faisait deux ans que je travaillais à l'office du tourisme et jamais au grand jamais je ne me suis fait insulter de cette façon et pourtant, j'en aurais des histoires à te raconter, mais être insultée de la sorte, jamais.

La suite, je ne pourrai pas te la raconter dans les détails, je ne m'en souviens plus, je sais que j'ai fait le tour du comptoir et en moins de deux secondes, j'étais sur elle, je me rappelle lui avoir mis deux coups de poing en pleine face – j'ai fait de la boxe thaïe en semi-pro pendant quelques années –, après ça, je me vois lui mettre des coups de pied dans sa face de rat et son couillon de mec qui regardait la scène sans broncher, elle a pris une sacrée rouste et je pense qu'elle l'a bien méritée.

Maintenant, c'est la suite qui me fait peur, combien je vais prendre pour cet excès de colère et mes parents qu'est-ce qu'ils vont penser de tout ça et la famille d'ici et de là-bas au bled, ils vont croire que je suis une délinquante et pourtant, je n'ai fait que défendre mon honneur.

Et toi alors, ton braquage ?

Raconte-moi ton histoire.

Sans aucune fierté. Florence se met à raconter son histoire du braquage de la brasserie de Bertrand.

– Ne me dis pas que vous vous êtes attaqués à la brasserie de Bertrand à l'angle de la Canebière ?

Vous êtes des fadas, on ne s'attaque pas à Bertrand, d'abord parce qu'il est handicapé, ensuite, c'est une figure au port de Marseille, tout le monde le connaît, tout le monde l'adore.

Tu sais pourquoi ? Qu'il pleuve, qu'il vente, Bertrand ouvre sa brasserie tous les jours avant six heures du matin.

Florence hoche la tête de gauche à droite timidement.

— C'est pour permettre aux SDF du quartier de venir déjeuner chez lui gratuitement, ils ont droit au café, pains au chocolat et croissants, tout le monde le sait à Marseille, personne ne s'attaque à Bertrand, personne.

Je t'aurais connue avant, je t'aurais déconseillé ce plan foireux, je pensais que tu t'étais attaquée à une banque, à un fourgon blindé ou à une bijouterie, un truc de Marseillais, quoi !

Il a trois tables sur sa terrasse réservées exclusivement aux SDF qui viendraient à l'improviste boire un café ou manger un bout, fadas que vous êtes, vous vous attaquez à Bertrand.

Florence avait les larmes aux yeux, elle n'était vraiment pas fière d'elle, mais ce qui est fait est fait.

Une amitié venait de naître entre Florence et Latifa, quand cette dernière pleurait la nuit, Florence la consolait en la prenant dans ses bras et quand Florence avait le cafard et ruminait dans son coin, c'est Latifa qui lui remontait le moral.

Elles se comprenaient, elles avaient sensiblement le même âge, elles faisaient tout à deux, elles sont devenues inséparables. Il faisait presque bon vivre dans leur cellule.

— La baraka est avec nous, frangine, lui répétait tous les jours Latifa pour lui remonter le moral. Tu aurais pu tomber sur une cagole, mais Allah a bien voulu nous mettre ensemble dans cette même galère.

Et Latifa n'avait pas vraiment tort, pour une raison mystérieuse, elle allait être libérée, sa victime a retiré sa plainte sans raison apparente, Latifa avait une petite idée, mais elle n'en était pas sûre, elle a préféré ne pas en parler à Florence pour l'instant. Le même jour, Florence a été présentée à un juge et a su qu'elle allait être transférée aux Baumettes pour purger sa peine, ce n'était pas spécialement une bonne nouvelle pour Florence, mais Latifa l'a rassurée.

— Je préfère que tu sois aux Baumettes plutôt qu'à Luynes ou ailleurs.